

# Le désert de l'espérance

Hank Vogel

Hank Vogel

Le désert  
de l'espérance

*Editions le Stylophile*



Au coeur du silence. Au coeur du désert. J'aimerais être en plein désert face à l'infini. J'aimerais ne plus devoir rougir de tristesse, pleurer de honte ou rire de colère. J'aimerais être en plein désert à l'ombre sous un palmier et regarder l'immensité du ciel. Un ciel bleu. Bleu ciel. Pur. Immaculé. J'aimerais vivre une vie pleine d'amour, sans abri, à l'abri des bruits de la ville et de l'enfer des hommes. J'aimerais aimer une fois pour toutes convenablement, dignement... Montre-moi le chemin. Montre-moi le chemin du désert, ange du silence, mon ange!

- La guerre est partout.
- Partout?
- Presque partout.
- Alors ne dis pas partout.
- C'est que... c'est que j'ai de plus en plus peur.
- Moi, à ta place, je ne me ferais pas autant de soucis.
- Toi, évidemment!
- Qu'est-ce que tu veux dire par là?
- Que tu t'en fous un peu trop de tout ce qui se passe dans le monde.
- Pourquoi devrais-je me faire de soucis? Ça rimerait quoi? Ça changerait la face du monde?

- Non...

- Alors?

- Je sais, ça ne sert à rien de discuter.

Je quittai Catherine. Il le fallait. Pour mon bien. Peut-être à tort. Catherine n'était pas faite pour moi. Elle n'était faite pour personne d'ailleurs. Car elle savait tout mieux que personne et, pour elle, tous les hommes étaient des imbéciles sauf son père qui avait le même caractère qu'elle et son frère qui partageait les mêmes idées. Je quittai donc Catherine sans le moindre regret, sans la moindre larme. Dignement. Comme tout imbécile heureux dépourvu de tout sentiment. C'est fou comme un homme peut être influencé!

Des mains pleines de bagues. Des bagues pleines de pierres. Des turquoises, des rubis, des saphirs, des aigues-marines, des émeraudes, des diamants. Des sourires glaciaux, sadiques, narquois, étranges, pervers. Des têtes pleines d'idées, des idées morbides, des idées vicieuses. Des jambes sans bas. Des bas noirs. Des habits transparents. Des poitrines à moitié nues. Des fesses lourdement assises sur des chaises luxueuses. Des tables qui brillent comme des miroirs. Des bougies sur les tables. Des visages qui se regardent. Des visages qui regardent. Des mains qui caressent, des mains qui hésitent. Des ongles qui grattent des cuisses. Des cuisses qui s'écartent. Des mains qui s'aventurent... Des yeux qui scintillent. Des genoux qui se touchent. Des coeurs qui palpitent. Des hommes, des femmes. Des hommes avec des femmes, des hommes avec des hommes, des femmes avec des femmes...

- Encore un pastis, demandai-je à la barmaid qui se trouvait au bout du bar où je

m'étais installé.

Elle me fit un petit oui de la tête et après quelques secondes mon verre fut à nouveau plein.

- Vous attendez quelqu'un? me demanda-t-elle.

- Non, pourquoi, ai-je l'air d'attendre quelqu'un? fis-je.

Elle me sourit.

Qu'a-t-elle derrière la tête? me demandai-je.

Elle me sourit une seconde fois .  
Je souris également.

Je suis bon maintenant pour lui payer un verre, me dis-je. Elle ne tardera pas à me le demander.

Elle regarda mes mains. Mon visage. Mes habits surtout.



Puis avec une légère gêne elle me dit:

- On paye un verre?

- Je le savais, dis-je.

- Je ne comprends pas, fit-elle.

- Je savais que vous me demanderiez de vous offrir un verre.

- Ça se fait, vous savez.

- Je n'en doute pas.

- Mais on oblige personne.

- Je l'espère, le contraire serait une folie, non?

Elle ne me répondit pas. Elle semblait vexée. Ou déçue d'elle-même, déçue de n'avoir pas su se faire payer, par un pigeon de mon espèce, un verre, un verre qui, en réalité, était une bonne bouteille et pas des moins chères. Car la tradition veut, comme tout le monde le sait, que, dans ces

endroits, on offre toujours du champagne à ces demoiselles (qui ne profitent jamais de votre bonté ou de votre faiblesse) pour leurs belles cuisses et leurs seins débordants de santé.

Puis, après quelques minutes de silence, elle s'approcha de moi et me demanda presque avec timidité :

- Vous n'aimez pas les femmes?

- Drôle de question, dis-je, tout étonné.

- C'est que...

- C'est que?

- Vous ne voyez pas ce que je veux dire?

- Non. Si. Je fais partie, malheureusement pour vous, de la race des gens dits normaux, dis-je avec sérieux.

- Je ne voulais pas vous vexer, fit-elle avec un air coupable.

- Je n'en doute pas.

- C'est que... on ne sait jamais à qui on a affaire.

- Je vous comprends.

Puis la conversation partit dans tous les sens. Elle me parla des durs moments de son travail, de sa vie privée, de sa famille, de son mari qui était parti avec une plus grosse qu'elle évidemment et, finalement, c'est elle qui m'offrit un verre.

Au bout d'une heure, fatigué de ses histoires et de ses problèmes, je la quittai en lui promettant de revenir la voir. Car elle avait estimé que j'étais un type intéressant, qui savait écouter les gens, et que c'était si rare de nos jours.

- Raccroche.
- Non, écoute-moi encore un peu.
- C'est bon, j'écoute.
- Qu'est-ce que tu as contre moi?
- Je n'ai rien contre toi.
- Alors pourquoi tu refuses de me revoir?
- Parce que je n'en ai pas envie.
- Mais je ne t'ai rien fait.
- Je sais.
- Alors?
- Alors... tu sais bien que ça ne va plus.  
Nous ne sommes pas fait pour nous entendre.
- Mais on pourrait recommencer à zéro.

- Ça ne m'intéresse plus.
- Même après tous les bons moments que nous avons passés ensemble?
- Même après ça.
- Tu aimes une autre?
- Je n'aime personne.
- On pourrait tout de même essayer.
- Essayer quoi?
- De mieux nous supporter.
- C'est impossible, Catherine.
- Tout est possible.
- Pas pour moi.
- Mais je t'aime encore un peu.
- Pas moi...

Et je raccrochai le téléphone.

Un jour, un matin en me rasant, je découvrirai dans la glace tous les secrets de l'existence, toutes les vérités de la Vérité. Puis, après avoir savouré avec sagesse l'ultime fruit, l'ultime plaisir (le plaisir de la compréhension de la connaissance dans tout son ensemble), je me coucherai au fond de mon lit et j'attendrai la mort avec le sourire. Le voyage vers l'au-delà sera alors une vraie joie de vivre. Mais pour l'instant, étant trop préoccupé par les mouvements extra musculaires de mes membres, la terre de mes pères est un trop beau jardin pour que je la laisse à la merci des mauvaises herbes.

Du bruit. Des disques. Du bruit et de la musique. De la musique pas plus harmonieuse que le bruit. On fume. On boit. On attend. Le silence peut-être. Le silence de son âme. Dehors: du bruit. A l'intérieur: du bruit...

Qu'est-ce qui m'a pris d'entrer dans cet endroit? me demandai-je. Pour quand le désert? Ici, c'est le néant. Ici, il n'y a plus d'espoir. Pour quoi que ce soit. Les femmes ne sont pas assez femmes. Ou trop femmes, trop axées sur leur personnalité, leurs droits civiques, leurs complexes. Et les hommes trop violents. Ou trop femmes. Il n'y a plus de juste mesure. Tout est trop démesuré. J'ai l'impression de vivre dans un cimetière où des fantômes nonchalants attendent de mourir une seconde fois. Oui, c'est un peu ça... Le désert. Vivement le désert! C'est le désert qu'il me faut.

Je me grattai la tête.

Maintenant ou jamais, me dis-je. Je



demanderais un congé de six mois. Et puis, si on me fout définitivement à la porte, aucune importance, qu'est-ce que je risque? La peine de mort? Non, alors! Demain matin, à la première occasion, j'aborderai mon directeur et en avant la musique!

- Mais pourquoi ce congé?
- Parce que je suis fatigué.
- Mais il y a des médecins pour ça.
- Il vous ruinent et rien de plus...
- Non, tout de même !
- Pas tous.
- Alors?
- Alors, ma fatigue est une fatigue mentale. Et pour ce genre de fatigue, le seul remède est le changement. Un changement radical.
- Vous voulez changer de métier?
- Changer de pays.
- Mais le monde est monde partout. Vous croyez qu'en changeant de pays vous

résoudrez vos problèmes?

- Peut-être. Du moins je l'espère.

- Moi, je n'y crois pas. Et puis où trouverez-vous une place comme la vôtre? On vous a toujours laissé travailler en paix, ce n'est pas vrai?

- Oui, c'est vrai.

- Alors?

- Je regrette mais j'ai décidé de partir.

- Et où irez-vous?

- Dans le désert.

- Dans le désert? Mais quel désert?

- N'importe lequel.

Sur ces paroles, mon directeur ne répondit pas. Il me regarda drôlement. A ses yeux, le petit employé modèle que j'étais s'était métamorphosé en un mystérieux personna-

ge, aux idées impalpables, aux idées étranges.

Il se leva, m'accompagna jusqu'à sa porte et me dit d'un air vague:

- Dommage. Envoyez-moi quand même une lettre de démission. Je vous rengagerai sûrement sans difficultés dans quelques mois. Mais réfléchissez bien avant de commettre une telle ânerie.

Sans regret. Sans le moindre regret. Il était temps. Les derniers jours ont duré une éternité. La veille du grand départ: une angoisse. La peur que tout aille de travers à la dernière minute. Fausse idée. L'aventure c'est l'aventure. Et un véritable aventurier ne se soucie guère de sa prochaine aventure, il ne pense pas, il vit. On ne devient pas du jour au lendemain aventurier. Ni boulanger. Ni boulanger d'ailleurs... Adieu la Suisse! Adieu les Suisses! Gardez bien vos vaches! J'aurais sûrement besoin d'elles à mon retour. C'était mes dernières pensées lorsque l'avion se mit à décoller. Après... Après? C'était déjà demain et après-demain.

Les jours suivants étaient sans importance. L'arrivée à l'aéroport de Beyrouth. Une nuit dans un hôtel moyen. Un petit déjeuner léger. Et puis le départ en autocar jusqu'à Damas. Ensuite, le même jour, un autre autocar jusqu'à Amman. Une nuit dans une chambre minable. Une collation dans un café infecte. Rien de paradisiaque.

Et enfin, finalement, ce fut le désert, le saint des saints, la profondeur des profondeurs, le silence des silences , la nudité des nudités. Le moment tant attendu.

J'ai retrouvé le paysage des mille et une nuits. Nu et sobre comme une jeune fille chaste qui rêve d'entrer dans les ordres. J'ai retrouvé le silence de mon enfance, où, avide de connaissances, je passais des heures à regarder les four mis dans le calme de mon jardin. J'ai retrouvé la joie de vivre, celle joie de vivre où, adolescent, je croyais aux miracles, où tout signe dans le ciel (signe formé par les nuages, ressemblant à un objet ou à une tête imaginaire) était considéré comme un message de Dieu. J'étais arrivé aux portes du temple des temples, le temple parfumé d'amour et d'éternité.



Je m'assis sur le sable chaud. Face à l'infini. Et je dis à voix basse:

- Je suis là maintenant. Je suis enfin arrivé face à toi. Mais ceci n'est pas une fin en soi. Au contraire, c'est le commencement de ce que j'attends.

Mais le désert était muet. Totalemment muet. Pas le moindre bruit de vent. Ni le moindre bruit de sable dû au glissement de celui-ci. Rien. Absolument rien. C'était le désert dans toute sa splendeur. Le silence dans son silence. Seul mon coeur était présent. Il battait comme un fou. Il me paraissait fou, peut-être parce que j'avais oublié le rythme de son chant régulier et sensé.

Je me levai ensuite et dirigeai mon regard vers le ciel. Il était bleu. D'un bleu pâle. Pas le moindre signe non plus. C'était également le désert. Un désert de limpidité.

- Dieu, dis-je, j'aimerais devenir ton serviteur. J'aimerais devenir un pilier de ta

sagesse. J'aimerais apporter à l'humanité un peu de bon sens. J'aimerais devenir un exemple de bonté, de charité. Dieu, que dois-je faire pour cela?

Mais le ciel n'était guère plus bavard que le désert. Je baissai alors ma tête et je me mis à marcher vers nulle part, car j'étais déçu, déçu du silence de l'existence.

La nuit, je m'allongeai sur le sable et je me mis à contempler le ciel. Il était noir. Noir comme du velours. Et les étoiles brillaient comme des diamants.

Je ne suis qu'un grain de sable, pensai-je. Une poussière inoffensive et inexistante face à cette gigantesque machine de l'univers. Et pourtant! Et pourtant, si j'existe, ce n'est pas pour rien. Une poussière est une poussière. La plus petite pièce d'un moteur est indispensable au fonctionnement de celui-ci. Oui, mais à quoi sert ce grand moteur si compliqué, si subtil? Il n'est peut-être qu'un misérable moteur au service d'un plus grand moteur, d'un plus grand univers. Notre univers n'est peut-être pas infini. L'infini se trouve peut-être au-delà de notre univers. Peut-être, peut-être! A quoi bon chercher à raisonner? Notre raisonnement est limité. Il a été confectionné dès notre plus jeune âge par l'emmagasinement de nos premières images. Si seulement j'avais le pouvoir d'effacer de mon cerveau cette logique si conditionnée par notre

connaissance et notre morale, je n'hésiterais pas une seconde, j'effacerais tout et j'irais me nourrir d'une nourriture plus céleste, d'une nourriture inconnue au sein d'un univers inconnu. Ma vision de ce monde serait alors tout autre. Meilleure sûrement. Autrement, cela n'aurait aucun sens. Faire marche arrière, c'est le dernier de mes souhaits. Oui, effacer tout serait une solution, une clé, le début d'une nouvelle vie.

- Carl, me dit une voix céleste, as-tu vraiment désiré cela?

- Mais qui êtes-vous ? criai-je. Que voulez-vous?

Et la voix me répondit :

- Je suis le sable du désert, le vent et le silence. Je suis le dieu qui détruit les murailles du passé. Regarde le résultat de mon pouvoir. Tout est poussière. Prends exemple sur moi si tu veux arriver au sommet de cette fameuse montagne à laquelle tu rêves jour et nuit.

- Montrez-moi le chemin, criai-je.

Mais à ces paroles un vent puissant s'éleva et il emporta avec lui des tonnes de sable.

Puis, subitement, ce fut le silence. Et je vis à l'horizon une grande muraille qui ressemblait à la Grande Muraille (entre la

Chine et la Mongolie).

Sans hésiter, je m'approchai de cette fabuleuse construction.

Une porte s'ouvrit et j'entrai à l'intérieur d'une cour.

Une femme semblait m'attendre. Elle était nue sous une longue robe noire et transparente.

- Viens, me dit-elle.

- Qui es-tu? demandai-je à cette belle créature.

- Je suis la reine de ce royaume, me dit-elle. Viens, je vais te faire visiter les salles de mon palais.

Et je suivis mon guide...

Nous entrâmes dans une pièce entièrement tapissée de toiles roses. Au milieu de celle-ci, se trouvait un lit recouvert d'un drap violet.

- Va vers ce lit, quelqu'un t'y attend, me dit la reine.

- Qui? Personne ne sait que je suis ici, dis-je.

- Ne pose pas de questions. Obéis à mes ordres .

J'obéis aux ordres de cette étrange reine.

- Tire la couverture, m'ordonna-t-elle.

Je tirai la couverture. Et, à ma stupéfaction, je découvris Catherine, toute nue, en train de faire l'amour avec une autre femme.

- Catherine, Catherine! criai-je.

Catherine se sépara de sa compagne et me dit :

- Tu es enfin venu.

- Mais que fais -tu là? lui demandai-je. Toi avec une femme?

- Ce n'est pas ce que tu as toujours désiré? me dit-elle avec un sourire au bout des lèvres. Viens avec nous. Tu verras, c'est merveilleux. Ça t'excitera d'ailleurs.

Je portai alors la main à mon front: il était en sueur.

Je fermai les yeux et je dis à Catherine:

- Cesse ce jeu. Pour l'amour de Dieu, cesse ce jeu.

Catherine se mit à rire.

J'ouvris les yeux: je me trouvais face à une foule de femmes et d'hommes complètement nus. Tous les yeux étaient braqués sur moi. Et tout le monde me souriait.

- Pourquoi souriez-vous? dis-je, avec violence.

Et la foule éclata de rire.

Alors, seulement à ce moment-là, je m'aperçus que moi aussi j'étais tout nu et



que ma verge avait pris une dimension gigantesque.

J'étais gêné. J'avais l'impression d'avoir été jeté dans une sorte de fosse aux lions, des lions qui s'étaient métamorphosés en humain, uniquement pour abuser de mon corps.

Tout d'un coup, comme par miracle, le puissant vent s'éleva de nouveau et, cette fois-ci, il emporta avec lui les toiles roses. La foule, prise de panique, se mit à hurler.

Puis les murs du palais tremblèrent et se brisèrent. Des pierres tombaient de tout côté...

Quelle catastrophe, c'est la fin, me dis-je.

Dans la bousculade, je reçus un coup sur la tête.

Puis une immense masse d'eau tomba du ciel.

Je me réveillai subitement. Il pleuvait.

Dans mon sommeil, je m'étais approché  
d'une grosse pierre que ma tête avait dû  
heurter.

On ne peut vivre seulement d'amour et d'eau fraîche.

J'ouvris mon sac à dos et je me mis à table. Une table bien particulière. Viande séchée, dattes et figues. Et comme bois son: un verre d'eau. Rien de plus. C'était maigre mais suffisant pour ne pas mourir de faim. Du moins, pour ne pas m'affaiblir physiquement.

Une demi-heure après, le ventre plein, l'esprit lucide, la tête pas encore trop chaude par le soleil brûlant du désert, je poursuivis mon chemin, le chemin du destin, d'un destin sans traces, ni horizon.

Et au bout de trois heures, ce fut le miracle. Sans doute parce que je ne m'y attendais pas; je pensais qu'il me faudrait des jours et des jours de marche avant de rencontrer une âme vivante dans ce paradis infernal.

- England, America, France? fit le bédouin que je venais de croiser.

- Suisse, Genève, répondis-je.

L'homme descendit de son cheval et se présenta en français:

- Ahmed ben Ahmed, chef de la tribu des Aziz.

- Mais vous parlez très bien le français, dis-je avec étonnement.

- J 'ai étudié à Paris, me dit-il.

- C'est fantastique! fis-je.

Et les yeux de l'homme se mirent à briller.

- Mais que faites-vous dans ce désert? Vous êtes géologue? me demanda ce chevalier fabuleux.

Il était habillé comme un seigneur des contes des mille et une nuits: turban blanc, tunique blanche, bottes rouges cirées à la perfection. Et un magnifique sabre doré accroché à sa ceinture.

- Non, répondis-je à cet homme, je suis un simple voyageur en quête de bonheur.

- Je vois, fit-il avec un sourire. Et vous croyez qu'ici vous trouverez ce que vous n'avez pas su trouver ailleurs?

Je ne répondis pas.

- Venez, suivez-moi, m'ordonna-t-il avec gentillesse, je vais m'occuper de votre bonheur. Du bonheur de votre ventre d'abord.

Et je suivis, sans la moindre préhension, Ahmed ben Ahmed, le chef de la tribu des Aziz.

Les Aziz étaient d'anciens nomades qui, fatigués d'avoir durant des siècles tourné en rond dans le désert, s'étaient fixés une fois pour toutes dans le trou le plus perdu de la terre. Croyant ainsi vivre à l'abri de leur diabolique et éternel ennemi: l'occident. Paradoxalement, leur chef, Ahmed ben Ahmed avait fait ses études à Paris. Pour quelles raisons? Par qui et par quel miracle y fut-il envoyé? C'est le mystère. Ahmed ben Ahmed n'a jamais voulu me le dire.

- Vous autres Occidentaux, vous croyez en Dieu et au diable. Les Aziz n'ont qu'un seul maître: Allah.

- C'est probable.

- C'est certain.

- Pas tous les Occidentaux... et puis qu'est-ce que ça veut dire croire en ceci ou en cela?

- On reconnaît là le matérialiste que vous êtes.

- Le pensez-vous réellement?

- Pourquoi me dites-vous ça?

- Parce que moi je réfléchis deux fois avant de porter un jugement sur quelqu'un.

- En somme, selon vous, je condamne trop vite les gens.

- Je n'ai jamais dit ça.
- Mais je vous en donne l'impression, n'est-ce pas?
- Peut-être.
- Mais soyez franc, bon sang!
- Je le suis! Seulement...
- Seulement?
- Seulement... je suis une nature qui hésite constamment.
- Foutaise !
- Pour vous parce que...
- Parce que?
- Parce que vous êtes un... vous voulez que je vous dise ce que je pense de vous? Le voulez-vous?
- Je ne demande que ça.



- Eh bien, je pense que vous êtes un prétentieux petit guerrier qui rêve de devenir aussi puissant qu'Alexandre le Grand.

Ahmed ben Ahmed éclata de rire.

- Parfaitement! criai-je.

Il cessa de rire.

Il me regarda droit dans les yeux, froidement.

Puis il me sourit et me dit en se levant:

- Venez, je vais vous faire voir quelque chose.

Incroyable! Fantastique! C'était vraiment la caverne d'Ali Baba. Avec la seule différence qu'à la place des pièces d'or et des bijoux il y avait des armes et des balles de tout calibre. Je n'en revenais pas.

- Qu'est-ce que vous en pensez? me demanda Ahmed ben Ahmed.

- Mais à qui appartient tout ça? fis-je, face à ce gigantesque arsenal.

- A qui? Mais aux Aziz! dit-il avec fierté. C'est tout ce que nous avons pris à notre ennemi.

- Votre ennemi?

- Chaque peuple à son ennemi, me répondit-il avec gravité.

Je me grattai la tête; je voulais lui poser un tas de questions concernant ce fabuleux trésor de guerre, mais je ne voulais pas dépasser les bornes de la discrétion.

- Oh! Je sais, vous seriez capable de me traiter de voleur, dit-il.

- Je ne comprends pas.

- Tout ce que vous voyez ici, m'expliquait-il, nous l'avons pris aux Israéliens. Petit à petit l'oiseau fait son nid. Le jour où nous serons armés jusqu'aux dents, nous exterminerons la vermine de cette terre. Et ce fameux jour est proche. J'espère que vous serez des nôtres.

Je fis comme si je n'avais rien entendu.

Je m'approchai d'une caisse et je pris un fusil dans mes mains.

- Mais ça vient de chez moi! m'exclamai-je, en reconnaissant une marque suisse.

Ahmed ben Ahmed sourit.

- Tu ne le savais pas? dit-il avec ironie. Les Aziz l'ont toujours su, eux! C'est pourquoi votre croix de la neutralité nous l'avons toujours considérée comme le symbole

même de l'hypocrisie.

- Vous êtes dur.

- Et le peuple suisse ne l'est pas en livrant des armes un peu partout dans le monde? dit-il avec violence.

- Tous les pays livrent des armes.

- Sans doute. Mais lorsqu'on décide une fois pour toutes d'être neutre, on ne s'amuse pas à vendre des armes de guerre.

Je ne savais pas quoi répondre. J'étais inquiet. Inquiet pour l'humanité. Et surtout déçu des dirigeants de mon pays.

D'un seul coup tout ce que j'avais appris à l'école sur la neutralité de la belle Helvétie se transforma en fumée, en une vague et douteuse idéologie...

- Et ce n'est pas tout, me dit Ahmed. Le pire de tout, c'est que vous livrez des armes à des pays en état de crise politique. Ce qui est contraire à vos lois constitutionnelles.

- D'où tenez-vous ces renseignements?  
demandai-je.

- Je ne suis pas né hier, vous savez, me  
répondit-il.

Je reposai le fusil dans sa caisse et nous  
quittâmes la caverne.

- Tu n'es ni un géologue, ni archéologue, alors qu'est-ce que tu es venu chercher ici?

- Je te l'ai déjà dit: l'espérance.

- L'espérance! Je croyais que l'on pouvait l'acheter au kilo chez vous.

- Pas celle que je cherche.

- Et comment est-elle celle que tu cherches?

- Je ne sais pas.

- Moi, je sais ce que tu cherches réellement. Ne serais-tu pas juif par hasard?

- Veux-tu que je te montre quelque chose?

- Oh! Ça ne veut rien dire du tout, les Juifs seraient capables de faire une greffe à certains de leurs espions .

- Mais qu'est-ce que tu vas chercher!

- Je me méfie de tout le monde.

- Ça, je le sais.

La haine, c'est de la folie! Une folie qui n'atteint que les raisonnables. Ces raisonnables qui ont toujours donné raison à tout le monde. Cette folie s'infiltré dans les veines du raisonnable à la vitesse de la lumière à des moments bien précis. Par exemple, lorsque le raisonnable se rend subitement compte que, pendant des années, on a profité de son esprit raisonnable... Et les pensées de l'homme se métamorphosent en un gigantesque feu d'artifice d'injures et de grossièretés. Quel est l'homme raisonnable qui n'a jamais haï son bourreau?



- Quelque chose m'étonne.
- Concernant quoi?
- Concernant la caverne.
- Eh bien, qu'est-ce qu'elle a, la caverne?
- Tu sais très bien ce qu'elle a, ce qu'elle contient...
- Ça te tourmente?
- Non, ça ne me tourmente pas du tout, mais quelque chose m'étonne .
- Les armes?
- Oui, les armes, Il y a tellement d'armes et les Aziz sont si peu nombreux.
- Qu'en sais-tu ?
- Je sais compter.
- Je n'en doute pas. Mais l'essentiel

t'échappe.

- Que veux-tu dire par là?

- On ne fait pas la guerre uniquement avec les hommes de sa tribu mais aussi avec ses alliés . Et les Aziz ont de nombreux alliés. Une fois que la caverne sera remplie au maximum et que les rois du pétrole auront décidé d'être avec nous, nous irons reprendre les terres que l'enfant choyé de l'impérialisme américain, aidé bien entendu par celui-ci, nous a volées.

- Mais c'est de l'utopie!

- Non, ce jour viendra.

- Il ne viendra jamais.

- Il viendra.

- Je ne l'espère pas. Car ça sera le début d'une suite de catastrophes.

- L'heure est à l'islam!

Et dire que je suis venu ici pour me retrouver, me dis-je en regardant l'immensité du désert. Pour me comprendre. Pour comprendre enfin l'homme. Loin de la folie des hommes. Et qu'est-ce que je rencontre? La folie en personne. Cette folie démoniaque que l'on cultive dans le coeur des hommes de génération en génération. Le désert cache bien des mystères. Et cache surtout des hommes qui ont le coeur noir de haine et qui sont fiers d'être ainsi. Et des hommes qui rêvent de blanchir leur coeur, un coeur à peine tacheté, gâté surtout par des années de trop de bonheur. "Trop" et "pas assez" sont les deux plus grandes maladies de l'homme. Tout est une question d'éducation. L'éducation du bien. L'éducation du mal. - *Le mal doit disparaître de soi! Le mal est chez l'autre!* Qu'est-ce que la sagesse finalement? J'ai quitté Catherine parce qu'elle me rendait malade. Son corps me rendait fou, fou de désir. Et son caractère, avec son esprit de supériorité, pervers, me rendait encore plus fou car il me refusait presque tout. Qu'est-ce que je fous

dans ce désert? M'apportera-t-il bientôt ce  
que je cherche? Je l'espère! Je l'espère,  
autrement...

Un soir, après que nous ayons bien mangé et bu un bon café, Ahmed ben Ahmed s'allongea sur sa peau de mouton (nous étions assis dans sa tente) et me demanda :

- Ça fait combien de jours que tu es ici ?
- Une quinzaine, je répondis.
- Quinze jours déjà?
- Eh oui, le temps file, Ahmed ben Ahmed.

Tout à coup, il se redressa et me dit:

- Sais-tu que les Aziz ont deux trésors? Tu connais le premier.
- La caverne?
- Et le deuxième?
- Le désert?
- Non, la perle des sables.

- La perle des sables? Dieu sait ce que ça doit être!

- Une perle. Une perle unique, symbole de l'amour et de la beauté...

- Je te trouve très romantique pour un révolutionnaire de ton genre.

- Il n'y a plus romantique qu'un Aziz lorsqu'il parle d'une femme.

- Tu veux dire que c'est une femme?

- Oui, la perle des sables est une femme. Une fée.

- Explique-toi mieux.

Il se gratta la tête puis il me dit:

- Tu as bien remarqué la tente qui est toute fermée?

- Celle où habite le vieil homme malade qui ne sort jamais?

- Oui, celle -ci. Eh bien, le vieil homme n'a jamais existé, c'est la perle des sables qui habite cette tente.

- Je vois .

- Je me méfie de tout le monde.

- Alors pourquoi tu me dévoiles tes secrets maintenant?

- Parce que je commence à avoir confiance en toi.

- Tu as tort .

- Et toi tort de me dire ça.

Puis il prit une poignée de sable dans sa main et, avec un grand sérieux, il me dit:

- Jure-moi que tu ne trahiras jamais la terre des Aziz.

Je souris.

- Je suis sérieux, cria-t-il.

Mon visage changea de couleur.

- Jure-moi que tu ne trahiras jamais la terre des Aziz, répéta-t-il.

- Je n'ai jamais trahi personne, dis-je.

- Jure-le-moi.

- Je te le jure.

Ahmed sourit.

Qu'est-ce qu'il a dans la tête? me demandai-je. Où veut-il en venir?

Ahmed fit glisser entre ses doigts le sable qu'il avait empoigné et me dit d'une voix quasi mélancolique:

- La beauté n'embellit pas toujours l'existence. Elle est parfois un lourd fardeau. Surtout pour une femme. J'aimerais... non, ça n'a aucune importance. Tout ce que je sais, c'est qu'une femme s'ennuie à en mourir. Cachée. A l'abri des regards des hommes. Car elle est promise. Promise à



un roi du pétrole que personne ne connaît pour l'instant . Tactique politique. Et cette jeune beauté, c'est ma soeur.

Je commence à voir clair, me dis-je.

- Que ferais-tu à ma place? me demanda Ahmed en se levant.

- Concevant quoi? fis-je

- Mais concernant ma soeur! hurla-t-il .

Ahmed me parut profondément soucieux. Deux mondes, deux êtres, deux philosophies bien opposés devaient s'affronter constamment dans son esprit. l'orient et l'occident. Les Aziz et les autres. Les autres: ceux qui lui montrèrent d'autres horizons, pas forcément meilleurs mais moins strictes.

- Elle souffre? lui demandai-je.

- Bien sûr qu'elle souffre, me répondit-il avec une pointe de colère. Autrement, je m'en foutrais.

- Je briserais alors tous les murs, dis-je.

- C'est-à-dire?

- Tu n'as qu'à réfléchir .

- Mais je ne fais que ça!

- Alors tu penses mal. Où est donc ton pouvoir de chef?

Ahmed se rassit. Il resta un moment silencieux, les yeux baissés puis il me dit:

- J'ai compris. Laisse-moi seul maintenant.

Je me levai calmement et sans dire un mot je sortis de la tente.

Une femme enfermée! A l'abri des regards des hommes! Ça me révolte. Ça me tourmente. Ça m'intrigue. Elle doit être d'une beauté exceptionnelle. Tout s'embrouille dans ma tête. Le rêve s'empare de l'homme et celui-ci devient le héros, l'objet d'une multitude de scènes extravagantes.

Reste sur tes gardes, Carl, me dis-je. Un pas de trop vers cette tente et te voilà face à une situation grave.

Je fermai les yeux et je m'endormis, non sans difficulté ce soir-là.

Une cellule nouvelle, une cellule d'une parfaite pureté, suffirait à notre cerveau pour bouleverser toute notre conception de la vie. Mais cette particule miraculeuse est aussi dure à localiser et à mettre en éveil que de découvrir un grain d'or dans le désert. Comment agir pour faire surgir des profondeurs de notre cerveau ce trésor tant espéré? La persévérance ne serait d'aucune utilité. Seul le hasard pourrait nous offrir cette belle occasion. Oui, le hasard.

- Pourquoi je ferais une chose pareille?

- Question de plaisir.

- Mais tu me traiterais de sadique!

- Non, tu n'as pas compris.

- Explique-toi clairement.

- Face au plaisir, l'homme perd tout pouvoir de résistance. Il vendrait même sa mère pour quelques secondes de plaisir. Le plaisir hante l'homme jour et nuit. Le fruit défendu l'a toujours attiré. De tout temps. Et puis, plus le fruit est défendu, interdit, caché, caché comme un trésor, plus il attire les bêtes curieuses, affamées de sensations. L'homme tient dans ses mains deux pouvoirs. Dans la main droite: la résistance. Dans la main gauche: la compréhension. S'il ne possède aucun de ces deux pouvoirs, c'est un homme perdu.

- Et toi quel pouvoir possèdes-tu?

- La résistance. Pour l'instant, je résiste.  
Jusqu'au jour où... où...

- Où?

- Où j'aurai trop résisté. Alors, je me  
déchaînerai comme un volcan .

- Et la compréhension dans tout ça?

- Je suis le chef des Aziz et non leur philo-  
sophe .

- Dommage pour les Aziz.

Enfin, je crois comprendre. Le désert n'est guère plus excitant que la beauté d'un corps de femme, nu et allongé sur un drap de soie blanc. Au début, on y est forcément et follement attiré.

- Tu as essayé de la voir, n'est-ce pas?
- Pourquoi tu ne me crois jamais?
- Parce que je suis sûr que tu t'es approché de sa tente.
- Comment peux-tu affirmer une chose pareille?
- Je t'ai vu dans l'obscurité.
- Dans l'obscurité, tous les chats sont gris. Et puis si tu m'avais vu sortir de ma tente... je suis uniquement sorti pour faire pipi.
- Je ne te crois pas.
- Alors pourquoi ne m'as-tu pas suivi?
- Parce que je t'aurais tué.
- Je ne te croyais pas aussi petit que ça.



Inévitablement, face au comportement monstrueux de certains peuples, on devient raciste. C'est plus fort que tout. Même la plus puissante phrase philosophique pourvue de sagesse s'effrite comme du gypse au contact du moindre bruit de ce vent de violence. A voir le monde, j'ai l'impression que le diable est plus puissant que Dieu. Aurait-il pris sa retraite, ce noble seigneur plein de miséricorde?

*De violents combats ont éclaté ce matin entre forces israéliennes et fedayins. Cinq Israéliens et dix membres de l'O.L.P. ont été tués . Parmi les civils plusieurs dizaines d'écoliers ont dû être hospitalisés. La Croix-Rouge internatio...*

Ahmed, avec rage, éteignit la radio.

- Une fois de plus, murmura-t-il.

- Une fois de plus quoi? lui demandai-je.

- La presse européenne! Elle raconte des blagues une fois de plus. Les Occidentaux sont tous des vendus.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça?

- Ils ne diffusent que les informations dictées par ces sales Juifs...

- Parce qu'ils sont les seuls à fournir des informations...

- Mais non! Ce n'est pas du tout ça. Les Juifs se soutiennent entre eux. Et les radios et les télévisions, d'Europe et des Etats-Unis, fourmillent de ces gens-là. Alors que veux-tu... non rien. De toute façon, les Arabes ne valent pas un sou pour toi, n'est-ce pas?

- Ce n'est pas vrai.

- Alors pourquoi tu défends les Juifs?

- Je ne défends personne. J'estime simplement que tout le monde a le droit de vivre.

- Et nous alors?

- Mais vous vivez, bon sang! criai-je. Qu'est-ce que vous voulez de plus?

Sur ces paroles, Ahmed se leva d'un bond et quitta la tente.

Il me rendra fou, pensai-je. Pourquoi veut-il que je lui donne raison à tout prix?

Les idées unissent le hommes et les séparent. Quand les idées unissent les hommes, elles ne leur donnent que quelques instants de bonheur. Mais quand elles les séparent, elles leur donnent le poids de plusieurs années de déchirements et de malheurs. Mais le pire dans tout ça, c'est que lorsque les idées unissent certains hommes, elles les séparent automatiquement des autres hommes. Une idée est comparable au vent dans le désert. Lorsque celui-ci est agréable et léger, il dessine de petites vagues sur les dunes qui font sourire les poètes. Mais lorsqu'il est violent, il soulève des tonnes de sable qui s'infiltré partout. Et il faudra du temps avant d'en être totalement débarrassé.

Un matin de très bonne heure, Ahmed ben Ahmed et moi-même, nous partîmes à cheval pour une destination inconnue. Inconnue pour moi et non pour Ahmed. Car ce chevalier du désert avait horreur de partir pour nulle part, à l'aventure. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, pour un Aziz, Ahmed ben Ahmed était aussi peu aventurier qu'un banquier quand il s'agissait de prendre une décision et aussi précis qu'un horloger suisse dans ses actions. Ahmed était également, à ma connaissance, de nature à faire des surprises à ses proches et à ses amis.

Ce matin-là, le désert était particulièrement d'une beauté inimaginable. Tout était bleu. Le ciel. les montagnes, le sable...

- C'est beau, dis-je à Ahmed.

Ahmed sourit et me dit :

- La beauté d'un paysage n'est pas un remède assez fort pour apaiser la tempête

qui se trouve dans le coeur d'un homme.

Je fus surpris par cette phrase. De qui voulait-il parler, de lui ou de moi? Je n'avais pas osé lui poser la question.

Puis, après un bon moment, Ahmed me demanda:

- Comment tu vois ton avenir?

Je fus surpris une seconde fois. Et un frisson parcourut mon corps.

A-t-il l'intention de me supprimer? me demandai-je.

- Comment tu vois ton avenir? me redemanda-t-il.

- Je ne sais pas, répondis-je d'un ton vague.

- Qu'est-ce qui ne va pas? Il y a quelque chose qui te chicane?

- Non, rien, je pensais à mon chez moi.

- Comment c'est? Raconte.

Je restais silencieux.

- Mais qu'est-ce qui ne va pas, Carl? Tu es souffrant? Tu préfères que l'on retourne au camp?

Sur ses paroles, je fus rassuré. Les intentions d'Ahmed n'étaient que bonnes.

- Non, non, ça va très bien, dis-je, je suis encore endormi.

- Si ce n'est que ça, alors continuons.

Puis, au bout d'une heure, après que le soleil se pointa et que le bleu de l'aube vira au jaune-rouge de l'aurore, j'aperçus un point noir à l'horizon.

- Il y a quelqu'un à l'horizon, criai-je.

- Je sais, dit Ahmed avec calme.

- C'est sûrement une tente!

- C'est une tente.

Lorsque nous fûmes à une cinquantaine de mètres de la tente, un homme sortit de celle-ci et cria en levant les bras:

- Soyez les bienvenus au royaume du silence.

Ahmed descendit de son cheval et me dit:

- Nous allons faire le reste à pieds. C'est la coutume des Aziz qui veut ça, lorsque nous rendons visite à quelqu'un que nous estimons beaucoup.

Je descendis aussi de mon cheval et nous nous approchâmes de cet homme.

C'était un homme difficile à définir. Vieux et jeune à la fois. Triste et gai. Intelligent et fou.

Et ce fut les traditionnelles embrassades, présentations et petits échanges de mots.

Puis l'homme nous invita à prendre un



verre de thé à l'intérieur de sa tente.

L'homme s'appelait Saïd et parlait le français avec un fort accent.

- Si j'ai bien compris, vous êtes venu chercher la solution à vos problèmes, me dit-il.

- Comment le savez-vous? lui demandai-je.

- Je sais, répondit-il, avec un petit sourire au bout des lèvres. J'ai toujours tout su et j'ai l'impression de ne rien savoir.

- Vous me faites penser à Socrate, dis-je.

- Je connais, je connais! fit-il.

Et il ajouta avec ironie:

- Mais je n'aimerais pas finir comme lui.

- C'est pour cette raison-là que vous vous cachez dans le désert? dis-je d'un ton amusé.

- On ne sait jamais! Vous êtes toujours l'ennemi de quelqu'un. Et l'ennemi de tout le monde, lorsque vous êtes l'ami de tout le monde. C'est absurde ce que je viens de dire, mais en vérité pas si absurde que ça. N'est-ce pas Ahmed ?

Ahmed ne répondit pas; son esprit était ailleurs.

Saïd s'approcha de moi et me dit à l'oreille:

- Ahmed a la maladie du chef.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça? demandai-je, doucement pour qu'Ahmed ne m'entendît pas.

- Son comportement, dit-il.

Et il ajouta en haussant la voix, pour qu'Ahmed entendit:

- Il a l'air d'un renard pris dans un piège.

Ahmed revint à lui et dit à Saïd:

- J'ai besoin d'un conseil, Saïd.

- Je suis prêt à t'aider, dit le vieil homme d'un ton amical. Quel est ton problème?

- Il faut que je prenne une décision, avoua gravement le chef des Aziz. Ma soeur souffre et je souffre de la voir ainsi.

- En Occident, expliqua Saïd, les maris infidèles ont des problèmes car la bigamie ne fait pas partie de leurs bonnes moeurs. Chez les Aziz, une femme promise doit garder son visage voilé jusqu'au jour de son mariage. Les tabous sont des prisons pour l'âme. Il y a deux possibilités pour résoudre ces problèmes: accepter les coutumes telles qu'elles sont, et continuer à vivre avec frustration, ou les balancer par la fenêtre avec le risque d'être mal vu . Mais dans ton cas, il y a une troisième possibilité. C'est d'essayer de modifier les coutumes des Aziz. Mais pour cela, il faut avoir du courage, de la volonté et beaucoup de patience. Car il est plus facile de déplacer une montagne que de convaincre un imbécile.

Puis Saïd changea de conversation; il se mit à parler de tout et de rien, de toutes sortes de problèmes locaux sans grande importance.

Puis, avant de nous séparer, il me dit en me regardant avec des yeux pleins de sagesse:

- Mon cher ami, chacun a son propre désert. Envier le désert de son voisin, c'est le début d'un long voyage que personne ne sait quand et où il se termine. C'est s'enfoncer davantage dans le désert. La solution ne se trouve pas dans le désert d'un autre.

La solution ne se trouve pas dans le désert  
d'un autre! Est-ce la clé à tous mes pro-  
blèmes, à tous les problèmes?

- Demain nous partirons pour une nouvelle mission. Tu viendras avec nous?

- Je ne suis pas fait pour ce genre de chose... et puis les Juifs ne sont pas mes ennemis.

- Je sais, mais par amitié pour les Aziz.

- L'amitié a des limites.

- On reconnaît là l'esprit occidental.

Quand cesserons-nous d'être de pauvres *conditionnés* conditionnés par ces fausses images préfabriquées par ces esprits avides de folklore? Un jour sans doute. Sera-t-il le jour où on ne plantera plus de barrière autour des jardins?

Je suis seul. Seul face à ce désert muet et désespérant par moment. A ces moments où l'on regrette les éternels instants pleins de douceur... dans les bras de l'être aimé. Quel romantisme! Eh oui, c'est lorsqu'on est seul face au désert, face au vide, face à soi-même, que l'on se rend compte que l'on a besoin de tendresse, d'amour. Que l'on a sérieusement besoin des autres. Qu'est-ce que je suis venu faire ici? Trouver Dieu? Essayer de comprendre le pourquoi de l'existence? La vie a-t-elle finalement un sens? Qu'est-ce que l'homme? Que sommes-nous en vérité? Pourquoi cette haine entre les hommes? Pourquoi cette recherche de Dieu? Dieu est silencieux. Dieu est-il ce silence que nous fuyons constamment, lorsque nous nous sentons seuls ou lorsque nous essayons de distraire notre esprit par toutes sortes d'occupations d'ordre physique ou mental? Dieu est-il au-delà de toute espérance? Dieu est peut-être silence. Le silence des silences. Un silence harmonieusement silencieux. Intemporel. Dieu est silence, je



crois que c'est ça. Dieu est face à nous lorsque nous sommes face à lui, c'est-à-dire lorsque le silence règne entre lui et nous, lorsque le silence est en nous. C'est probablement cela la clef du bonheur: le silence de l'âme.

- Pourquoi tu es venu me voir? me demanda Saïd.

- Les ermites m'ont toujours intrigué, lui répondis-je, en souriant.

- Je ne suis pas un ermite mais un bédouin solitaire, corrigea-t-il.

Puis il croisa les bras et me dit en me regardant:

- Moi, je sais pourquoi tu es venu me voir. A cause de la fille, n'est-ce pas?

- La fille? fis-je avec étonnement.

- Oui, la fille, la soeur d'Ahmed, dit-il. C'est elle qui t'intrigue et pas moi, ne serait-ce pas plus juste à dire?

Je baissai les yeux.

- Tout ce qui est interdit est attirant, dit Saïd. L'homme aime jouer avec le feu. A

croire qu'il est plus fait de feu que d'eau.  
Tu ne l'as jamais vue, mais elle te plaît  
parce qu'elle te préoccupe...

- Ce n'est pas vrai, coupai-je, net.

- Pourquoi mentir? dit-il.

- Ahmed est parti en vadrouille depuis  
quelques jours, j'ai senti alors le besoin de  
parler à quelqu'un .

- Tu n'est pourtant pas resté seul au camp?  
Il y a les gosses et les autres femmes.

- Elles ne parlent pas le français.

Saïd me regarda droit dans les yeux puis  
me demanda:

- Qu'est-ce tu veux savoir de moi?

- Je ne sais pas, dis-je.

- Je ne suis pas Dieu, fit-il , je ne peux pas  
tout deviner. Mais je tiens à te faire remar-  
quer qu'Ahmed est le chef des Aziz et que,

pour une simple maladresse de ta part, il serait capable de te trancher la tête. Uniquement pour démontrer au siens sa détermination de chef.

- Mais elle souffre, criai-je .

Saïd se leva d'un bond et me dit en haussant la voix:

- Qu'en sais-tu ? Chacun à ses problèmes! Pourquoi vouloir faire le bonheur d'un autre en profitant de son malheur?

- Je ne comprends pas.

- Tu as très bien compris.

Je ne sais plus où j'en suis. Je mens, je me mens. Je cherche une justification, à me justifier, à justifier ma présence ici. A force de chercher Dieu sur les sentiers de l'impossible, finit-on par croire que tout est impossible?

Le désert était beau à regarder. D'une beauté jamais vue. J'eus l'impression à ce moment de vivre un rêve, de vivre sur une autre planète. Les couleurs du sable, des pierres et du ciel me parurent d'une beauté quasi irréelle. Et ce fut le silence à ce moment. Un silence extraordinaire qui ne dura que quelques secondes, le temps de cette impression fabuleuse. Car, lorsque je me rendis compte de tout cela, je retombai à nouveau dans le tumulte de mes soucis éternels.

C'est peut-être ça le bonheur, me dis-je .  
Reconnaître le bonheur, ce n'est déjà plus le bonheur.

Je suis un grand naïf. Nous avons tous nos moments naïfs et nos moments plus... plus quoi? Tout est une question de point de vue, de comparaison. Être croyant de nos jours, ça fait naïf de nos jours. Être athée, ça fait intelligent. Simple histoire de conditionnement. L'homme est conditionné à tel point qu'il lui faudrait des années à se regarder dans un miroir pour arriver enfin à se voir tel qu'il est réellement. Sourire après sourire. Geste après geste. Parole après parole. Silence après silence. Millimètre après millimètre. Seconde après seconde. Un folie sans nom! Bien que...

Et ce fut le grand retour du grand chef des Aziz et de sa tribu. Fiers comme des dieux légendaires sur leur beau cheval de race. Une pierre à la place du coeur... non, une conviction, une religion, une espérance...

Une fois arrivés à quelque cinquante mètres de la tente de leur chef, ces guerriers à l'allure moyenâgeuse descendirent de leur cheval et, sans dire un mot, comme si de rien n'était, ils se séparèrent et chacun rentra chez lui. Apparemment, ils étaient tous là.

Ahmed s'approcha de moi et me dit:

- Entrons, c'est l'heure des femmes.

Je ne compris pas tout de suite. Mais à peine j'eus mis les deux pieds dans la tente qu'une femme se mit à hurler. C'était des cris de désespoir. Des hurlements et des pleurs. Je compris alors ce que l'heure des femmes voulait dire. C'était horrible à entendre, angoissant...



Ahmed me regarda avec une profonde tristesse et me dit :

- Gamal, le fils d'Abdou est mort. C'est sa mère qui pleure.

Je voulais dire quelque chose, je ne sais pas quoi, mais sitôt mon esprit se mit à vagabonder à travers les paysages de l'imaginaire. Et je vis une montagne de scènes atroces, cruelles, sanguinaires, inhumaines, sataniques...

Pourtant Ahmed ne portait sur lui pas la moindre tache de sang.

Puis ce fut le tour des autres femmes et ce fut un cauchemar sonore.

Ahmed leva les bras en l'air et cria :

- Je ne te comprendrai jamais. Que faut-il que je fasse finalement?

Puis, il s'assit par terre, prit une poignée de sable, comme il avait l'habitude de le faire, et me dit avec rage:

- Pour une fois que nous sommes allés avec de bonnes intentions, il a fallu qu'un imbécile nous tire dessus. Et qu'une balle atteigne un des nôtres. Les hommes ne pourront jamais s'entendre.

- Mais qu'est-ce que tu as exactement contre les Juifs?

- Exactement: je ne sais pas. Je ne sais plus.

- Je trouve que tu as changé depuis quelques jours. Comment est-ce possible?

- Tout est possible avec un peu de volonté. Seuls les imbéciles refusent de changer de cap face au cauchemar, car ils ont leur cerveau enveloppé dans de la peau de crocodile.

- Ça me fait plaisir de te voir ainsi .

- Ne te réjouis pas trop tôt, dans quelques secondes, je pourrais me comporter comme le plus cruel des salauds...

La cervelle de l'homme est parfois une épaisse forêt vierge où s'affrontent, comme des bêtes féroces, les contradictions de l'esprit et où parfois aussi, mais plus rarement, un rayon de lumière de paix vient s'infiltrer à travers l'épais feuillage des arbres des préjugés, apportant ainsi à l'homme quelques secondes d'espoir, de bonheur.

- C'est bien gentil d'être venu me voir avant de partir.

- Ce n'est pas sans intérêt. Disons pas tout à fait.

- Je te félicite pour ta sincérité. Et je suppose que tu as besoin d'un conseil, n'est-ce-pas?

- Oui et non.

- Tu es aussi incertain que le ciel en hiver.

- Le ciel d'ici?

- Oui, le ciel d'ici. Pour moi, tout se passe ici. Je ne connais pas d'ailleurs. Et ça ne m'intéresse pas de connaître d'autres horizons. Mon horizon est déjà tellement infini qu'il me donne assez de soucis comme ça. Que veux-tu savoir de moi?

- J'aimerais savoir si tu peux m'apporter la réponse à mes problèmes, dis-je avec naï-

veté.

Saïd sourit puis me dit avec douceur:

- Malheureusement, mon cher ami, tout ce que je sais faire de bien, c'est de sourire et de m'éloigner rapidement des lieux orageux. La réponse à tes problèmes, toi seul, tu es capable de la trouver. Ici, maintenant et nulle part ailleurs.

- Mais c'est pour cela que je suis venu dans ce désert. Et je n'ai rien trouvé, rien du tout.

- Ici et pas ailleurs. Dans le désert de ta conscience. Dans le vide absolu et non dans le vide poussiéreux et parsemé de pierres. Tu n'aurais jamais dû venir. Avant de venir, ce désert était pour toi le désert de l'espérance. Et maintenant que représente-t-il pour toi? Toujours l'espérance avec moins d'espérance. La vraie solution, c'est dans le désert de son âme, de son esprit qu'on la trouve. Et puis qu'est-ce que ça veut dire avoir des problèmes? La solution de nos problèmes? Tout cela, ce ne sont que des

fantômes imaginaires qui hantent les coins sombres de notre cervelle. Un coup de vent et voilà que les traces que l'on a dessinées sur le sable ne sont plus là. Nos problèmes ne sont guère plus évidents que les traces sur le sable. Un simple coup de vent, un moment de silence, et c'est fini! Essayer d'apercevoir le bout du chemin ne raccourcit pas le trajet à parcourir. Sécurité et prudence sont de vulgaires plantes parasites qui viennent perturber l'harmonie du jardin de notre âme. Regarde le ciel et le vent, ce sont tes meilleurs amis. Tache simplement de les regarder. Et tu t'envoleras comme un oiseau vers la vie.

- Tu es décidé, tu pars?

- Il le faut.

- Personne ne t'oblige.

- Toute ma famille se trouve là-bas, alors, tu comprends?

- La libération de l'homme, ce n'est pas encore pour aujourd'hui.

- Ni pour demain .

- Encore moins à voir les hommes. Tu devrais le savoir, toi, pour un chef, chef des Aziz.

- Oh, oui! C'est pourquoi si j'avais eu le choix, je serais né idiot... Maintenant que tu nous quittes, je vais te dévoiler un secret, ça te dis?

- Oui, ça me dit.



- Eh bien, la perle des sables n'a jamais existé.

- Comment ça ? Ce n'était qu'une plaisanterie?

- Si l'on veut. Ou plutôt un moyen pour te tester. Pour tester ta fidélité.

- Si c'est vrai ce que tu as fait, je trouve que c'est mesquin...

- Mais non! C'est un blague.

- C'est vrai ou ce n'est pas vrai?

- A toi de deviner, me dit Ahmed avec un sourire au bout des lèvres. Je suis un enfant du désert. Le désert a donc déteint sur moi.

Adieu conscience et inconscience. Adieu naissance et mort de toute civilisation. Adieu lieu tant aimé et tant insulté et *blasphémé*. Adieu mémoire des mémoires. Adieu royaume de poussière, unique survivant de demain. Je te quitte pour un autre royaume: celui de ton frère rebelle, la civilisation de consommation, la civilisation de la confusion et du désespoir. Je te quitte ni en vaincu, ni en vainqueur, je te quitte comme un ami silencieux. En somme, toute mon aventure ici ne m'aura servi à rien. Toutefois, j'aurais compris que courir après le silence du désert, c'est courir vers le néant. Car le silence du désert est trop bruyant pour celui qui court après lui. Je te quitte désert, désert de mes illusions. Je vous quitte enfants du désert, le coeur en peine. Je vous aime bien. Adieu Ahmed, que la folie des hommes ne s'abatte pas sur toi!

- C'était bien?

- Oui, c'était bien.

- Raconte.

- Ça ne se raconte pas. Il faudrait pour cela écrire un roman. Et encore! Il faudrait écrire un roman pas tout à fait comme un roman... Tu sais, j'ai rêvé de toi dans le désert. Mais je ne me souviens plus très bien...

- Tu m'aimes toujours?

- Est-ce que j'aurais cherché à te revoir, si ce n'était pas le cas ?

- Et qu'est-ce que tu as l'intention de faire, maintenant?

- Probablement, je vais me remettre à étudier.

- A étudier?

- Oui, à étudier.
- Étudier quoi?
- La géologie.
- Pourquoi la géologie? Pour pouvoir retourner dans le désert?
- Peut-être.
- Et qu'as-tu l'intention de faire d'autre?
- Eh bien, j'aimerais continuer à te revoir.
- Telle que je suis?
- Telle que tu es.
- Même avec mes idées perverses?
- Même avec tes idées perverses. Je t'accepte comme tu es.
- Le désert t'a vraiment fait du bien.
- Je ne sais pas.

- Moi, je sais...

Cinq années passèrent modifiant tout, comme elles ont l'habitude de faire, sauf l'imbécillité des hommes. Des centaines de litres de sang furent versés un peu partout dans le monde. Des dizaines d'Aziz moururent une balle en pleine poitrine et des dizaines d'autres naquirent en plein soleil, en plein désert, dans ce désert de l'espérance. Carl obtint une licence en sciences de la terre (géologie), épousa Catherine et ne trahit pas les Aziz. Ahmed, lui, perdit un bras lors d'un accrochage entre les siens et les Juifs, ce qui le rendit encore plus vulnérable. Quant à sa soeur, la perle des sable était toujours restée à l'ombre de sa tente ou à l'ombre de la vérité.

Rien ne s'améliora dans le monde durant ces cinq dernières années. Un seul homme, peut-être, le Président égyptien Sadate, poussa un cri noble et courageux dans le coeur des hommes, un cri d'amour, un cri d'espoir dans le désert de l'espérance, dans le désert de chacun de nous.

A Saïouda, ma copine d'enfance, cette  
petite égyptienne qui m'offrit un jour son  
unique perle...